

Koenigsberg-sur-Oder :

## TEMOIGNAGE

30 janvier 1945, Koenigsberg-sur-Oder.

Voilà deux ou trois jours, nous sentons un changement, ce n'est pas en mieux, ce n'est pas en plus mal, mais les mines de nos gardiens et gardiennes nous en disent long sur leurs inquiétudes, et nous apprécions ! C'est notre baromètre à nous, et il ne nous trompe pas : la température a beau être descendue à moins 25, c'est le beau fixe pour nous, et le soir en rentrant du travail, c'est à qui pourra apporter un élément de plus qui nous confortera dans nos idées et nous fera toujours aboutir à cette conclusion ; c'est la fin ! Les prisonniers de guerre qui nous donnent des nouvelles sont formels, et nous voulons y croire !

Mais ce jour-là, 31 janvier, les équipes reviennent du travail vers la mi-journée ; ce n'est pas l'habitude puisque nous devons rester dehors tout le jour ; il faut dire que nous sommes bûcheronnes dans la forêt, nous faisons une piste pour cacher leurs avions (nous sommes dans un camp d'aviation). Aussitôt les gardiens s'agitent, courent dans tous les sens, comme des fourmis, nous observons tout ; un petit air de liberté flotte déjà. Ils vont partir, ils s'habillent en civil, c'est le délire, nous nous embrassons ; fini le cauchemar, nous rions ; les plus optimistes envisagent déjà le retour – dans quinze jours nous pourrions être chez nous. Quelle joie ! Que c'est beau la vie ! Mais bientôt des détonations, des explosions nous obligent à nous réfugier dans nos baraques. Avant de partir, ils ont mis le feu au peu d'essence qui leur restait ; suffisamment cependant pour nous affoler, nous sommes si près du brasier.

Au bout d'une heure ou deux, c'est déjà la nuit, une nuit noire, nous sortons à tâtons, car il n'y a plus d'électricité, et nous nous dirigeons vers la grande porte du camp, nous passons cette porte ; trois pas dehors, trois pas dedans et simplement comme ça, pour voir, une porte que l'on peut franchir sans être battue : c'est déjà la liberté !

Mais il faut bien revenir sur terre, et nous sommes très lucides, il faut manger ! Qu'à cela ne tienne, demain nous irons au "ravitaillement" ; je n'ose écrire que nous avons volé, et pourtant c'est bien cela - 40 ans après, je n'en ai pas plus de remords que de repentir. De temps en temps, les patrouilles allemandes reviennent dans le camp, nous effraient en lançant quelques grenades, plusieurs de nos camarades sont blessées, plusieurs en sont mortes. Nous allons dans le village, il n'y a absolument plus personne. Nous trouvons trois prisonniers de guerre qui nous promettent de venir nous voir le soir. En leur honneur nous préparons un festin, de la semoule sucrée (c'est tout ce que nous avons trouvé) sur une table recouverte d'un drap (nous n'avons pas trouvé de nappe !), une bougie nous éclaire,

Au moment où nous nous installons, une patrouille fait irruption dans la chambre, et tue devant nous, à bout portant, nos trois prisonniers. Quel cauchemar, quelle nuit ! Nous pleurons autour d'eux dans le noir, sans oser bouger, en épiant tous les bruits, en craignant un retour de nos bourreaux. Que devons-nous faire ? Le matin nous avons essayé de creuser la terre, sans y parvenir, tant la terre était dure, lorsqu'une cinquantaine de soldats sont arrivés pour reprendre possession du troupeau, troupeau bien misérable, et ce troupeau on le remet sur la route, destination Ravensbrück... Les Russes, pendant ces trois jours de liberté, avaient reculé, et leur laissaient une fois de plus la voie libre.

Premier mai. Nous sommes à Hambourg. Voilà trois mois que nous occupons les chemins du Grand Reich. Nous sentions que ça ne pouvait plus durer, malheureusement nous sentions aussi

Marie-Louise Bordet, "Témoignage", *Village de Forez*, n° 23, juillet 1985

que nos vies ne tenaient à rien ; non seulement la misère, le froid tuaient mais nous étions dans les mains de fous. Ne nous annonçaient-ils pas qu'ils feraient tout sauter avant de disparaître, mais à cela nous y pensions sans en parler ; toutes, nous avions besoin de notre courage et nous nous aimions tant !

Mais ce matin du 1<sup>er</sup> mai, appel, pas très long ; nous nous en étonnons ; étonnement de courte durée : nous voilà encore sur les routes ! une centaine à peu près seulement. Mais où nous dirigeons-nous ? Non, ce n'est pas possible : nous voilà dans le métro, c'est à ne pas y croire, il y a quelques civils (assis, eux), ils n'ont pas l'air fier, ils ne font pas attention à nous ; pourtant ces femmes à la tête rasée, déguenillées, en galoches, squelettiques, ça aurait pu leur dire quelque chose, mais non, rien (il est vrai qu'ils peuvent pleurer maintenant sur eux, et c'est bien fait, pensions-nous, chacun son tour !). Nous sommes restées dans ce train peut-être dix kilomètres, je ne sais, mais quand nous l'avons quitté il pleuvait, mais ça n'avait pas d'importance, nous. avons l'habitude d'être dehors par tous les temps. Nous sentions qu'il allait se produire quelque chose, mais quoi ? C'était exaltant, je voulais vivre, non pas vivre pour rien, mais il y avait si longtemps que j'attendais ce moment, que je l'avais espéré, que je l'avais imaginé, que j'en voulais savoir la fin. Et nous marchions, en silence bien sûr, chacune avec ses pensées, c'était beau, c'était bon, c'était merveilleux ; au bout de quelques heures de marche, nous arrivions devant... devinez quoi, devant un camp de concentration ! le même que celui que nous avons quitté le matin, avec ses barbelés, ses miradors.

Oh ! non ; avoir cru être si près du but, pour être là, non, ce n'est pas possible, ça ne se peut pas. Et nous sommes restées là, à l'entrée de ce 'camp peut-être une heure puis un officier est arrivé. Nous n'étions qu'à une centaine de mètres d'une voie ferrée que nous n'avions pas vue jusque-là ; les ordres arrivent toujours aussi brefs, et nous voilà devant des wagons. Cela ne nous tranquillise pas, c'est toujours l'incertitude.

Mais l'officier monte dans un wagon, et tenant une liste avec des noms, et non plus avec des numéros, il appelle l'une après l'autre. Nos wagons nous semblent des palaces ; nous ne sommes que soixante avec de la paille, c'est merveilleux, mais où allons- nous ? Le train s'ébranle.

Le lendemain, le train ralentit. Nous entendons en français : "Nous allons vous ouvrir les portes, n'essayez pas de sauter, restez calmes, vous être libres !" Nous sommes au Danemark.

Quel mot magique ! Nous sommes au Danemark, Nous rions, nous chantons la Marseillaise. Que c'est beau ! On nous apporte du lait, nous sommes entourées, choyées. On nous aime ! Deux jours plus tard nous étions en Suède.

**Marie-Louise Bordet**